

Philippe Sollers, *Femmes*, Paris, Gallimard, 1983.

Paul Bleton

Volume 18, numéro 2, automne 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500713ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500713ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bleton, P. (1985). Compte rendu de [Philippe Sollers, *Femmes*, Paris, Gallimard, 1983.] *Études littéraires*, 18(2), 450–454. <https://doi.org/10.7202/500713ar>

fascisme (aussi sévère que celui qui oppose social-démocratie et socialisme) qui se répétera avec Déat ou Doriot : les conservateurs peuvent s'allier tactiquement aux fascistes mais ne manquent jamais, en position de force, l'occasion de s'en débarrasser.

C'est que l'idéologie fasciste doit d'une part beaucoup à une révision du marxisme, qu'illustrent le penseur P. de Man et les Néos français issus du socialisme. Mais révisionnisme radical : « au nom des réalités — le fait national étant la première de celles-ci — les hommes, nouveaux, en reprenant la démarche qui fut celle des socialistes-nationaux de 1890, abandonnent à jamais le rêve d'une révolution prolétarienne » (p. 141), promouvant les classes moyennes au rang de moteur de l'histoire et l'État à celui d'intégrateur organique des tensions sociales. « Ni droite, ni gauche : contre la droite et contre la gauche. »

Le bouillonnement des idées et le confusionnisme idéologique, l'anti-matérialisme clair et la fascisation diffuse de l'intelligentsia a deux ou trois choses qu'on sait maintenant d'elle, permettent de mieux situer les hurlements céliniens.

Paul BLETON

¹ Paris, Colin, 1971.

² Paris, Seuil, 1978.



Philippe SOLLERS, **FEMMES**, Paris, Gallimard, 1983.

Au remue-ménage et aux silences éloquents provoqués par le dernier roman de Sollers, ajoutera-t-on ceci, par quoi devrait se justifier ce compte rendu dans le présent numéro d'*Études littéraires* : « *Femmes*, ça fait Céline ! » ?

L'institution littéraire est aussi une rumeur, laquelle, les remâchant, fait de certains noms propres des emplois — au sens théâtral du terme. Ainsi, doit-on rendre compte du livre d'un médecin romancier ? Se profilera inéluctablement un « céline » au détour de la comparaison. Malgré la concurrence de San Antonio et de la Série noire, un autre petit « céline » fera judicieusement culturel si tant est que l'on ait à parler d'un « effet de parole » en littérature.

Pas de médecin ici (un journaliste américain vivant à Paris et son Robinson, l'écrivain S.) ; par contre le phrasé syncopé, les trois petits points, la véhémence aussi. Céline, alors ?

Il n'y a rien là d'invraisemblable si l'on se souvient du talent palimpsestueux de Sollers. S'il n'était guère convaincant en Artaud, il a par contre écrit quelques-unes des plus belles phrases de G. Bataille, le cas de Finnegans *Paradis* restant pendant.

En outre, Boris, l'un des zombies à lier de cette intelligentsia écologiquement nécessaire au narrateur, ne s'est-il pas répandu à radiochuchottis « que c'est du sous-Céline... Avec toutes les obsessions contre les femmes, il paraît... » (p. 253) ?

Certes, la narration disqualifie Boris, ou plutôt qu'est-ce qui disqualifie Boris : une faute dans sa stratégie de légitimation à tenir un discours-sur (il s'autorise au lapidaire péremptoire de la critique sans avoir lu le roman), une faute sur la forme (le ragot, un avorton de roman)... ? Tout tourne autour de cette question : « qui dit le vrai ? ». La réponse romanesque à la question préjudicielle « sous quelle forme se dit le vrai ? » rejoint ce qui d'excessive mauvaise foi faisait la justesse de la préface à la réédition du *Voyage au bout de la nuit* : c'est le roman qui est diabolique, impardonnable.

Non, on ne peut pas raconter ce qu'on veut ! Non, l'imagination n'a pas tous les droits, et doit même être étroitement surveillée si l'on ne tient pas à la divulgation du secret... Bien sûr que le roman est la chose la plus dangereuse... Le risque n'est pas d'ailleurs d'appeler « les êtres et les choses » par leurs noms, ni de les poétiser dans une intention mythique, mais bien de les faire exister sous d'autres noms plus vrais que les vrais... La magie du roman est de traiter la magie elle-même... La magie noire des doubles, de l'empoisonné travail invisible de substitution permanente qui fait que la vie est vécue par d'autres personnages que ceux qui se croient en vie... Le roman est démoniaque... Le roman est le diable du diable ; le diable au service de la vérité... Or la vérité n'est rien d'autre que la compréhension de plus en plus profonde de la possession universelle. Inconsciente... (pp. 277-278)

C'est le roman qui met en péril et l'auteur, et le lien social langagier, et l'inconscient collectif.

Dès lors, celui qui dit le vrai serait-il l'auteur du roman ?

Décidément, rien n'est simple, puisqu'aussi bien les deux mots suscitent ergotage. Tout d'abord, s'agit-il bien d'un roman ? Le narrateur et S. le disent, la page de titre aussi — mais faut-il les croire, surtout si le narrateur ne dit pas le vrai ? Boris disqualifié pourrait quand même avoir raison, « du sous-Céline », du Céline pamphlétaire. La menace n'est plus juive mais le narrateur l'énonce avec la même netteté ; dynamisée par le désir des femmes

... Il n'y a précisément que les femmes qui pensent que c'est possible. Qui rêvent d'un amant devenu mari et maman, mais restant l'amant qui supporte la vitesse de croisière maman... La Toute... La mère phallique enfin réalisée, retrouvée, sachez, messieurs, que c'est ce qu'on attend de vous en définitive : vous avez le ressort érectile, vous êtes passionnés, vous fonctionnez, vous baisez ; mais vous êtes en même temps stables, fidèles, tendres, payeurs, gardiens du compteur... Vous boudez, mais vous faites les confitures. Vous éjaculez d'une main, mais de l'autre vous gardez bébé ou vous essuyez la vaisselle. Voilà leur idéal : l'homme-vraie-femme-en-action... Si vous objectez que toutes ces fonctions si disparates et, somme toute, si contradictoires, ne sont pas

remplissables à la fois, que le psychisme le plus évolué n'y résiste pas, vous avez la Plainte... (p. 46)

la menace s'est institutionnalisée en complot

De quoi s'agissait-il ? D'un document exceptionnel, en effet... Signé par des délégations du monde entier, d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Asie, du Moyen-Orient, d'Australie, d'Afrique... D'un programme à long terme visant ni plus ni moins qu'une prise de pouvoir globale en douceur... Vous me direz : encore un « Protocole ». Mais non, ce n'était pas un faux, rien de délirant, tout parfaitement raisonnable et réalisable... Pas de violence...

La nature même... La science... Contrôle de la reproduction, inclination de ladite reproduction dans un sens favorable aux femmes, placement d'agents hautement qualifiés dans les secteurs gynécologiques, recommandations sur l'éducation des enfants... [...]

Deux choses, surtout étaient frappantes dans le rapport... Premièrement, la proposition de prise en main critique et de filtrage de toute la mémoire culturelle, avec recommandation d'éliminer de l'enseignement, de la littérature et de l'art, etc., tous les éléments pouvant être considérés comme sexistes ou machistes. [...] Deuxièmement, une guerre impitoyable était déclarée au « judéo-christianisme », responsable de la contrainte « patriarcale », et plus précisément au judaïsme en tant que tel, ainsi qu'au catholicisme... Le rapport se défendait de tout antisémitisme (Belle dénégation), mais exigeait des éditions critiques de la Bible là où elle ne pouvait pas être formellement déconseillée, voire supprimée de la circulation (Amérique et Europe du Nord). [...] L'Église catholique, elle, était la force à détruire... Un attentat contre le Pape était même prévu, avec conseil d'en faire retomber la responsabilité sur l'Islam... Diviser pour régner, tel était, bien entendu, le refrain élémentaire de l'ensemble... juifs contre chrétiens, juifs et chrétiens contre arabes.

Tout ce qui avait trait au monothéisme devant être agité, morcelé, fissuré, décomposé... Tout ce qui pouvait faire obstacle à un réglage scientifique, « libre », « épanoui », de la sexualité et de la reproduction en elle-même et pour elle-même, serait peu à peu réduit gommé... (pp. 47-48)

La forme narrative n'est pas incompatible avec le pamphlet — on se souvient par exemple que la rection de *Bagatelles pour un massacre* était le récit d'une croisade. Comme dans le pamphlet, le narrateur se dit dépositaire d'une vérité qui le mandate, sa passion pour cette vérité à la fois évidente et paradoxale s'exhibe dans le recours à l'argument d'expérience, du vécu, et à une rhétorique de combat. Il dénonce, et de ce fait somme le lecteur, se parant des traits de l'esprit libre, du solitaire-qui-à-raison-contre-tous, il rhétorise sous forme de paradoxe une misogynie tout endoxale et un catholicisme bon teint... Bref, on devrait être pour ou contre *Femmes*, qui tant par ses idées que par son contrat pragmatique relève d'un genre mal caché par ses oripeaux romanesques.

Mais le rapport du pamphlétaire à la vérité est singulier, très caractéristique¹ ; et le cas de Sollers n'est à ce sujet pas si patent qu'il ne mérite

un second coup d'œil. Pas d'identification massive et dégoulinante du vrai : au contraire, un baroquisme, revendiqué comme esthétique et comme valeur, qui nous ramène à l'auteur de roman.

— **Admettons que nous soyons loin du compte avec l'hypothèse du pamphlet, vous ne niez tout de même pas qu'il s'agit là d'un roman à clé, parisianisme artistico-intellectuel et tout!? Vous voulez défendre l'insolent : vous pouvez bien nommer ça témoignage ; nous y verrions plutôt un sordide déballage.**

— **L'effet propre de ce genre sur les contemporains est de titiller cette curiosité que Proust nommait l'« infâme volupté » : fûtes-vous titillé ? Si oui, ne vous esbaudissez-vous point à cette jubilatoire transposition des noms propres ? À cette sidérante vérité des monosyllabes : Werth, Fâls, Lutz... ?**

On s'éloigne...

Pas tant que ça ; puisqu'à la dérive des noms propres correspond un brouillage des postures supposées par les discours attirés dans cette ménippée.

Ainsi, le processus est retors qui consiste à introduire dans le roman des bribes de discours critique, Lynn sur Faulkner, le narrateur sur Homère, sur Shakespeare et sur d'autres... mais elles coexistent avec de la narration, avec des bribes de Bible, avec des éléments confusément instancés : le discours-sur est happé, emporté par le discours-avec. Ainsi, les joyeuses notes éparses sur *Shakespeare*, sur le jeu des noms et les jeux de mots — « Pas un seul traité systématique sur les jeux de mots dans Shakespeare ? Pas plus que dans la Bible ? Mais à quoi donc passent leur temps les chercheurs ? » (p. 463) — notes anciennes attribuées au *narrateur*, une seule fois prénommé « Will », précédent-elles cette petite annonce du « Mémorial bordelais » de 1862 lue dans la bibliothèque de S. : « M. Joyaux, marchand de chevaux, a l'honneur de prévenir qu'il vient de transférer son établissement... » (p. 472). Le discours sur les noms propres n'est jamais vraiment simple et toujours d'autant que le fil des pseudonymes et des identités biaisées peut se dévider encore : S., romanesquement désigné « signataire de livre », auteur d'une *Comédie* virtuose, illisible (« Il renouvelle le genre apocalyptique... Dans le style sportif... Le plus étonnant, c'est que son truc opaque et d'une seule coulée à l'œil, apparaît, à l'écoute, clair, polyphonique, harmonieux, mélodieux... Il se déplace là-dedans comme dans une partition légère, tour à tour comique, lyrique... p. 297), n'est ici que re-writer, traducteur — « Je lui demande si, dans la version française, il n'abuse pas des points de suspension... Je sais bien, Céline, mais est-ce qu'on peut aller aussi loin... » p. 84. Amyot à l'envers : souvenez-vous de la charge de Céline décapant cette langue littéraire qui fait traduction » pour la réapproprier, la reconnecter à l'émotion ; eh bien ici l'émotion est toujours déjà verbe, d'où cette traduction sans original. Deux langues (au moins ; pensez à l'hébreu, au latin, au chinois...), deux auteurs... Et cette désinvolture amoureuse, intellectuelle, politique !

Une butée, une identité enfin irréfutable : « le style c'est l'homme même ». Votre auteur, c'est du Céline ; CQFD !

Céline ! Après Weinniger... Bien sûr... Tous les monstres !... Et me voilà en massacreur de l'humanité... Proposant le génocide des femmes... Qui serait le seul vrai, entre parenthèses... Le gynocide ! À la source ! Au cœur du triangle obscur ! C'est affreux... Je suis perdu... Démasqué... Jugé... Dix fois fusillé, pendu... Interdit... Saisi... Escamoté... Découpé en mille morceaux... Désintégré... Expédié dans l'oubli roussi... Je pense à Mea Culpa... Tous les ennuis de Céline, en 1936, sont venus de là... C'est son pire pamphlet, le plus lucide... « L'envie tient la planète en rage, en tétanos, en surfusion... Tout créateur au premier mot se trouve à présent écrasé de haines, concassé, vaporisé. » Retour d'URSS... C'est-à-dire de l'avenir... Blasphème... Après, il a foncé directement dans l'antisémitisme, idiotie superficielle... Oubliant le mal en soi... Voulant trouver une cause... Isolant les juifs, comme s'ils étaient pour quelque chose dans l'origine de la mécanique animée ! Il se met à défendre la santé, l'authenticité, la femme ! Contresens gigantesque ! Erreur de diagnostic ! Médecin de banlieue ! Génial périphérique ! À l'envers ! Au contraire, au contraire... (p. 268).

Du Céline à l'envers alors ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Allez, lisez *Femmes*, au moins pour pouvoir en dire du mal.

Paul BLETON

¹ Voir à ce sujet M. Angenot, *la Parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*, et son compte rendu dans la présente rubrique ; à propos de *Bagatelles*, renvoyons immédiatement à P. Bleton, « L'impossible, portrait de l'antisémite », *Études littéraires*, août 1979.



Philippe MURAY, *Céline*, Paris, Gallimard, 1981. (Nous profitons de la réédition en 1984 dans la collection « Médiations » chez Denoël pour saluer comme il le mérite ce livre important¹.)

Quand ces hommes que les Romains appelaient les « ennemis du genre humain » pénétrèrent dans les temples et fracassèrent les têtes de bois des idoles païennes, ils virent s'en échapper des nichées de souris arrachées à l'ombre aussi confortable que sacrée où elles se reproduisaient depuis des siècles.

Réveiller les souris, surprendre la multiplication innocente des meutes, faire que brusquement apparaisse aux yeux de tous la chose la moins visible qui soit, la plus évidente et naturelle, la plus effacée et pourtant indélébile, de troupeau de souris proliférantes et que c'est le fait qu'il y ait cette multiplication dans l'ombre creuse plutôt que rien qui est étonnant, quelques-uns l'ont tenté depuis qu'existe la possibilité de dire ce qui préférerait de beaucoup ne pas être dit, ils l'ont payé cher [...]. La plupart du temps, la persécution n'est même pas grandiloquente, simplement un long